

THE « ENGLISH » ZOUZOUTERIES 2^{ème} partie

Earls Court c'est mon quartier. Il est situé à l'ouest de Londres à environ 500 mètres de l'entrée ouest de Hyde Park (pour les connaisseurs). Le quartier est plutôt sympa car c'est là que logent beaucoup d'étudiants et de « student-employees » comme il disent et qui correspondent à mon statut de salarié venu ici pour apprendre l'anglais et le métier et qui permet d'obtenir un permis de travail pour une année. La population y est donc très jeune et bigarrée. Peu d'Anglais pur souche mais une multitude de nationalités différentes. Une seule soirée autour d'une « Guinness » ou d'une « Draft Pale Ale », une blonde pression donc, dans le premier pub venu, le « Blackbird » en l'occurrence, qui se trouve à un jet de pierre de mon domicile et déjà vous faites plein de connaissances et les discussions vont bon train. Il y a Bob et sa femme Ann, étudiants américains sur les traces de Hermann Hesse, l'écrivain allemand dont je vous parlerai un plus tard. Il y a Mick, l'Australien qui vante les mérites du surf et montre volontiers aux gentes dames ses plaques de chocolat et son bronzage. Il y a Alfredo le Vénézuélien dont le père cultive des champs de chanvre agricole destiné à l'industrie textile mais dont une partie, d'une teneur en THC plus importante, fournira une belle provision de cannabis psychotrope à son fils, Papa envoyant pour les fêtes des belles bougies creusées et refermées à la cire remplies d'herbe aromatique. Il deviendra le fournisseur agréé et pas cher des amateurs du coin.

Et puis il y a Finan et Ryan, l'un Irlandais, l'autre Ecossois, copains comme cochon quand il s'agit de vomir les Anglais mais ennemis jurés car l'un ne boit que du « Jameson » et l'autre que du « Glenfiddich » puis qui bras dessus-bras dessous après s'être insultés se prennent des cuites mémorables. Tous sont étudiants, il n'y a que moi qui doit aller bosser. D'ailleurs eux sont plus souvent au pub que sur les bancs de l'Université et semblent ne pas avoir de problèmes financiers, tout mon contraire. Comme au bout de deux jours je n'ai plus vraiment deux sous vaillants, je dois admettre que je bénéficie souvent de leur générosité. Une fois mon loyer, mon abonnement de métro et ma tournée payée il ne reste plus grand-chose pour me nourrir. Bien sûr si je me lève à temps, et c'est rarement le cas, il y a le breakfast de ma land lady alcoolique, pour le surplus c'est le système D.



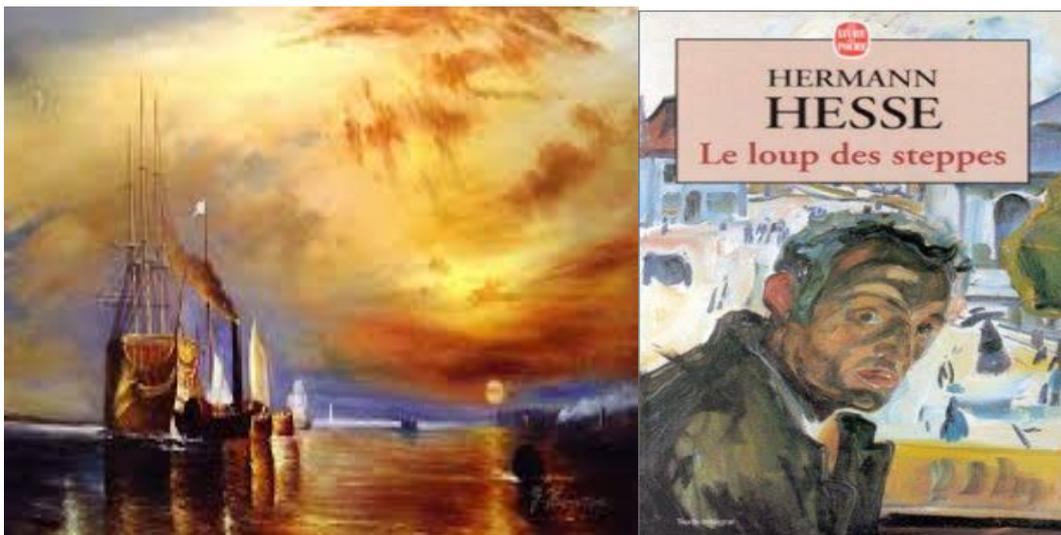
Fish and Chips



Ganesh

Alors on va au moins cher, le stand des Fish and Chips, emballés dans du papier journal (c'est désormais interdit) qui noircit d'encre les doigts et les frites et qui quand j'y repense devaient être absolument dégueulasses, dégoulinants de l'huile de friture qu'on utilisait aussi bien pour le cabillaud ou la morue panée que pour les patates. On y rajoutait même à la fin une giclée de vinaigre pour faire passer l'odeur de l'huile probablement. Et pourtant j'adorais ça. Quand on a faim, tout paraît bon. Il y avait aussi les multiples magasins pakistanais. Ces épiceries ou mini-market pakistanais ont ceci de particulier qu'on y trouve de tout dans un rangement chaotique ou chaque minuscule espace qui pourrait être libre est utilisé pour y installer de la marchandise. Il y a aussi, juste avant la caisse des grands bacs de mets chauds et préparés par la famille. Tu peux choisir, curry ou plutôt « carry » végétarien, d'agneau, ou de poulet. L'officiant enturbanné, moustache conquérante et barbe enveloppée d'un filet te pose d'abord une louche de riz puis par-dessus une louche du plat de ton choix dans une barquette en alu fermé par un couvercle en carton, le tout pour la modique somme de 20 pennies. C'est chaud, ça tient au ventre et en plus c'est bon, car fait maison et bien épicé. Je m'y arrêtais souvent en rentrant du boulot. Parfois n'ayant rien avalé de la journée et pas la moindre monnaie en poche je me hasardais à déambuler dans le dédale du magasin en scrutant le sol. Bien souvent je trouvais par terre la pièce salvatrice qui me permettrait de manger. Cadeau de Ganesh le dieu à tête d'éléphant, qui trône au milieu de la boutique.

Une fois par mois, en plus de mon salaire de misère, je recevais de la maison mère de Zurich, CHF 200.- de rab. Cette manne était attendue comme le messie. Elle me permettait de rembourser mes potes du pub et de payer mes tournées mais aussi d'aller visiter les différents quartiers de la ville, les monuments et musées. Je n'en citerai qu'un, la Tate Gallery ou les œuvres de J.M.W. Turner, précurseur de l'impressionnisme, peintre de la lumière, m'avaient particulièrement chamboulé.



Œuvre de W. Turner

Ceci fait les 200 balles de fin de mois s'étaient déjà volatilisés au bout de 2 jours, et je recommençais la semaine comme toutes les précédentes, à sec...

C'est donc au pub que j'ai rencontré Bob et Ann. Au cours de notre conversation, j'apprends que Bob prépare sa thèse universitaire sur la personnalité, les pérégrinations et l'œuvre de Hermann Hesse, écrivain allemand puis suisse. Ils apprennent que je suis Suisse et que je parle correctement l'allemand. Ils m'invitent alors chez eux afin de les aider à comprendre l'auteur de « Steppenwolf », « Le loup des steppes » à travers cet ouvrage dont ils possèdent la version originale en allemand et la traduction anglaise qui les laissent sur leur faim. Me voilà donc embarqué dans leur loft. On épiluche alors chaque phrase, chaque mot du bouquin en allemand pour essayer d'en extraire la signification intrinsèque. Sur la table un gros dictionnaire anglais-allemand, une bouteille de whisky, des popcorns qu'Ann a fait crépiter dans la cuisine, quelques joints préparés par Alfredo et en musique de fond, en boucle, Cat Stevens et Bob Dylan. Grandes palabres, grandes théories, qui au fil de la soirée s'embrument sous les effets de l'alcool et du cannabis. Des grands moments de rire aussi et d'émotions sous l'œil bienveillant d'Ann qui assure le réapprovisionnement en mais éclaté. J'y passerai ainsi plusieurs nuits. Les réveils pour partir au boulot n'en furent que plus difficiles.

Quelques temps plus tard Bob et Ann s'envolèrent pour l'Allemagne sur les traces de l'écrivain, puis à Bâle et enfin au Tessin, à Montagnola, où Hermann Hesse, prix Nobel de Littérature, bipolaire et anti-nazi, est enterré. Je ne les reverrai plus jamais mais j'en garde un souvenir amusé.

Un jour au bureau mon téléphone sonne. Oh surprise, c'est Yvonne la zurichoise à qui j'avais donné juste avant de partir mon numéro de téléphone professionnel, je n'en avais pas d'autres, sachant qu'elle aussi allait venir faire un stage en Angleterre. A la fin de ses études à l'Ecole des Arts appliqués à Zurich en section Mode, elle a trouvé un job comme fille au pair à Londres pour parfaire son anglais. Elle aimerait comme promis me revoir. Elle habite dans les quartiers huppés du nord de la capitale où réside son patron, le vice-consul des Etats-Unis en Angleterre, rien que ça. Comme d'hab j'ai pas un rond et je le lui dit. Pas grave, c'est moi qui t'invite. Aussitôt dit et redit, aussi fait et refait. Nous nous retrouvons donc au centre-ville à la croisée de nos lignes de métro respectives dans un resto de hamburger dont j'ai oublié le nom.

Est-ce grâce à ses grands yeux dorés et à son sourire malicieux, je crois que c'est le meilleur burger que j'ai mangé de ma vie. Une liaison s'esquisse, nos doigts s'entremêlent, nous nous revoyons, je lui raconte ma vie de misère, elle me raconte son paradis consulaire. Puis arriva ce qui arriva, elle finit sur ma pauvre couche dans mon misérable logis. Elle me propose alors de m'apprendre à fabriquer des ceintures et autres accessoires vestimentaires et de les vendre dans la rue. Nous nous retrouvons donc à Portobello Road, et dans ce grand marché aux puces un peu fou, au milieu de la foule qui déambule le long des façades multicolores, elle dégotte pour trois fois rien, c'est-à-dire pas grand-chose, un grand sac de déchets de cuir souple (du daim) eux aussi de toutes les couleurs.



Portobello Road

Elle dessine ensuite sur un carton des chablons en forme de 8 de plusieurs tailles. « On trace les 8 sur le cuir, on découpe aux ciseaux, on plie le 8 en deux, on introduit le deuxième huit dans les trous superposés du premier et on recommence ainsi autant que l'on veut et quand la longueur est suffisante on attache les deux derniers avec une lanière de cuir ce qui permettra aussi de boucler la ceinture ». On dirait un mode d'emploi de chez Ikea, vous n'avez pas pigé ? c'est pas grave, c'est plus difficile à expliquer qu'à faire. Le reste n'est que le fruit de ton imagination. Avec le temps je m'enhardis, je couds les morceaux entre eux avec mon poinçon et fabrique chapeaux, sacs, gilets et même un pantalon à ma taille. Pendant le week-end je m'installe alors avec beaucoup d'autres « créateurs » sur le trottoir longeant Hyde Park, étale mes articles sur une vieille couverture et arrive ainsi à vendre aux passants et surtout aux touristes pas mal de mes articles. Un peu de beurre dans les épinards ou plutôt un peu plus de pintes sur mon zinc préféré. C'est bon à prendre surtout que la belle saison approche à grands pas. Cette vente à la sauvette est illégale, alors quand les « bobbies » (c'est ainsi que l'on surnomme les policiers anglais) se pointent, on referme la couverture d'un seul coup et on se tire. Je ne retrouve pas souvent Yvonne, nos heures de travail, nos congés, la distance qui nous sépare ne se prête pas à de régulières effusions. Un jour cependant elle m'informe que pour son anniversaire je suis invité à une « garden-party », organisé par son patron dans sa grande propriété. J'arrive après 1 heure et demie de trajet en métro, bus et pedibus et je me pointe. Je suis devenu hippie, cheveux longs noués en queue de cheval, barbe et moustache mal peignées, jeans délavés et gilet fait maison. Je suis un peu timide et honteux de me présenter à ces messieurs-dames diplomates dans une telle tenue. J'avais tort en fait, tout le monde est en bermuda, t-shirts, pieds nus, donc pas de scandale. Yvonne m'accueille et m'avertit : il y a un énorme BBQ dans le jardin, des bouteilles de vin, de bière et autres limonades un peu partout et plein de bouffe dans les frigos. Tu dois te démerder tout seul, te servir et griller ce que tu veux, comme tu veux, quand tu veux. Personne ne va t'aider. Ça me va. On me présente le vice-consul, un mec sympa, la quarantaine, chemisette à carreaux et barbe de 3 jours et on parle de vin et ainsi, de

verres vides en fonds de bouteilles il m'invite à visiter sa cave et à faire quelques dégustations. Wouaouh, tous les meilleurs crus sont là, de tous les coins du monde, sauf de Suisse lui fais-je remarquer. Il en est presque désolé et je lui promets que je vais pallier à cette énorme lacune. Ce fut fait quelques semaines plus tard en profitant de la venue de ma sœur en visite à Londres pour quelques jours. Elle dormira dans mon lit et moi sur le tapis. Ma sœur est repartie, elle m'a laissé 100 balles, merci maman, et a tout payé pendant son séjour. Il fait beau et chaud, l'été aura été donc plein de choses positives.



Concert des Grand Funk Railroad 1971 à Hyde Park, je suis là quelque part dans la foule C'est aussi la saison des méga concerts gratuits sur Hyde Park, des dizaines de milliers de gens s'agglutinent sur la pelouse du parc dans un joyeux et psychédéliquement coloré « melting pot ». « Grand Funk Rail Road », « Humble Pie », sono à fond, tout le monde se lève, danse, sourit, bière et marijuana aidant, dans une ambiance « Peace and Love » dans laquelle je me complais.

Au boulot tout va bien, je suis totalement intégré et sors parfois avec mon ami Ken, le mystique, il m'invite à passer un week-end chez ses parents ou encore grâce à une raquette en bois dénichée aux puces de Camden Town je vais même avec lui jouer de temps en temps au tennis sur une surface en béton et jouer au foot avec ses potes, pas souvent, car déjà à cette époque j'étais mauvais. Mystique mon ami Ken en effet car officiellement il est reconnu comme druide au sein de la communauté celtique de sa ville. Il pratique la magie blanche et au solstice d'été part avec plein d'autres adeptes à Stonehenge pour toute la nuit, dans sa tenue blanche elle aussi fêter l'événement. Il est très érudit de tout ce qui concerne les croyances celtiques, leur rapport à la nature, leurs dieux, leurs cérémonies. Aller au travail l'ennuie profondément mais il faut bien manger. Paradoxalement il vénère la reine et la royauté et considère la Grande Bretagne comme le centre du monde. Avec mon aide il ira cependant faire un stage

à Genève chez mon ancien patron et apprendra un peu de la langue de Molière, puis il quittera son job pour devenir un vagabond miséreux à la recherche de son moi mais réussira quand même à faire sur sa route un « Master » en psychologie à l'université libre (c'est-à-dire gratuite pour les autochtones) de Bournemouth. Diplôme qu'il n'utilisera jamais à des fins professionnelles. Je le retrouverai près de 20 ans plus tard dans des conditions un peu rocambolesques, mais ceci est une autre histoire.

Voilà mes amis, ce sera tout pour aujourd'hui. Comme je ne vous ai pas encore raconté ni mon trip au Pays de Galles, ni l'hiver glacial qui m'attend, ni la grève de janvier 72, ni mon retour en Suisse, et comme mon ami « Bolomey », lisez Serge, ne m'autorise pas vraiment à en publier plus, je vous gratifierai d'une 3^e partie le trimestre prochain, ne vous déplaie.

Je vous souhaite une bonne lecture, de joyeuses fêtes de fin d'année et le meilleur pour 2019

Votre Zouzou
